

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 9 (1876)

**Artikel:** L'apôtre Jean est-il l'auteur du IV évangile?  
**Autor:** Goens van, F.-C.-J.  
**Kapitel:** VI  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-379209>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 17.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

et des symboles, qui voyait en Jésus le vrai agneau pascal dont les os n'étaient pas rompus (XIX, 32, 36), ait sacrifié l'histoire à l'idée, la tradition humaine à la typologie divine et scripturaire et représenté le jour de la mort de Jésus comme celui de l'immolation de l'agneau pascal véritable <sup>1</sup>. C'est si peu altérer le fait central de la religion, que c'est, au contraire, au point de vue de l'auteur, le glorifier. Ne s'est-il pas permis d'ailleurs la même audace — si audace il y a — en anticipant sur la cène (Jean VI) et sur la purification du temple (II) conformément à son but non historique, mais spéculatif et didactique ? Rappelons-nous enfin la controverse pascale dont nous avons parlé plus haut. Le plus ancien parti suivait dans la célébration de la cène la tradition synoptique et célébrait la Pâque le 14 Nisan, jour où Jésus l'avait célébrée en même temps que les Juifs, en disant : ἐποίησε τὸ πάσχα ὁ χριστὸς τότε τῇ ἡμέρᾳ καὶ ἔπαθεν διὸ κάμει δεῖ, ὅν τρόπον ὁ κύριος ἐποίησεν, οὕτω ποιεῖν <sup>2</sup>.

## VI

La *personne* de Jésus ne présente pas moins de différences que son histoire, suivant qu'on s'adresse aux trois premiers évangiles ou au dernier.

Les synoptiques ne nous parlent pas de la préexistence divine de Jésus. Dans la parabole des vigneronniers infidèles (Math. XXII, 37) le fils de la maison exprime la supériorité théocratique

<sup>1</sup> Paul est ici le pendant du quatrième évangéliste. Fort du πνεῦμα θεοῦ qu'il possède (1 Cor. VII, 40) et de la grâce qu'il a reçue d'être fidèle (25), il prête à l'histoire un sens idéal, il christianise l'histoire ; l'histoire israélite est le tableau de l'histoire chrétienne. Ainsi la mer Rouge, c'est le baptême ; la manne et l'eau du rocher, c'est le pain et le vin de l'eucharistie ; le rocher, c'est Christ. (1 Cor. X, 1-10.) La lettre est indigne de Dieu qui parle dans l'Écriture ; l'acception spirituelle seule est digne de lui. Ainsi, quand il est dit : Tu n'emmuseras pas le bœuf qui foule le grain, ce n'est pas des bœufs que Dieu se met en peine : il a voulu assurer les droits des ministres de l'évangile. (1 Cor. IX, 8-12.) L'épître aux Hébreux présente le même phénomène ; on n'a qu'à se rappeler comment elle traite l'histoire de Melchisédec. (VII, 3.)

<sup>2</sup> Chronicon pascale. Ed. Dindorf, 1, 14.

que de Jésus aux prophètes, non la génération métaphysique du ἐξῆλθον ἐκ τοῦ πατρὸς, de Jean XVI, 28. — On se demande si les mots οὐδέ ὁ υἱὸς (Marc XIII, 32) sont originaux, en comparant Math. XXIV, 36 où on ne les trouve point. — La discussion rapportée Math. XXII, 41-45 est trop ambiguë pour permettre une affirmation positive. — Dans la formule du baptême (Math. XXVIII, 19) le nom du Père est celui sous lequel le Jésus synoptique adorait Dieu lui-même et qu'il ordonnait à ses disciples de sanctifier. (Math. VI, 9.) Il en résulte que le Père comprenant l'Être divin tout entier, le *Fils* ne saurait marquer une personne en Dieu, mais est l'attribut d'un autre sujet. Ce sujet, c'est Jésus, appelé *Fils* (de Dieu) dans l'acception théocratique-religieuse des synoptiques, c'est-à-dire roi ou chef du royaume de Dieu <sup>1</sup>. — Le seul passage johannique que les synoptiques nous présentent au sujet de la question qui nous occupe, c'est celui de Math. XI, 27. Cp. Luc X, 22. « Personne ne connaît le Fils que le Père et personne ne connaît le Père que le Fils et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. » On peut dire qu'il n'y a pas de lecteur attentif et impartial de l'évangile qui n'ait été frappé de rencontrer ici cette parole, tant elle détonne. On dirait, pour parler avec un savant de nos jours, un aérolithe tombé du ciel johannique <sup>2</sup>. Un coup d'œil jeté sur le contexte vient justifier cette défiance. Supprimez, en effet, le verset 27 et les versets 25 et 26 correspondent infiniment mieux avec les versets 28-30. Il y a une discordance frappante entre le Christ métaphysique du vers. 27 et le Jésus reconnaissant qui s'incline devant le bon plaisir du Père (vers. 25, 26) et qui, doux et humble de cœur, appelle à lui les travaillés et les chargés, leur recommande son joug et leur promet le repos de l'âme. (Vers. 28-30.) Nous demanderons enfin à ceux qui ne voudraient pas sacrifier ce passage, s'il faudrait donc lui sacrifier la conception totale des synoptiques à l'égard de Jésus? Serait-ce obéir à une saine logique que de vouloir assimiler cette conception à celle du IV<sup>e</sup> évangile, parce qu'il se présente

<sup>1</sup> Voy. au reste ce que nous avons encore à dire de ce passage, pag. 526.

<sup>2</sup> C. Hase. *Geschichte Jesu*. Leipzig, 1876, pag. 422.

dans Matthieu une seule parole qui ne s'accorde point avec les idées habituelles des synoptiques <sup>1</sup> ?

Or, quelles sont-elles ? Nous pouvons dire qu'elles offrent un cachet sincèrement humain ; elles n'ont rien d'absolu. Un coup d'œil comparatif sur la *prescience*, la *puissance* et la *saineté* du Jésus johannique et du Jésus synoptique pourra nous en convaincre.

Enfant, Jésus écoute et interroge pour s'instruire, comme tous les enfants (Luc II, 46) ; ce ne sera pas comme s'exprime un vieux dogmaticien : « Ceu doctor doctorum, ob doctorum informationem <sup>2</sup>. » Il grandit en sagesse et en stature. (Luc II, 52.) Habituellement, il sait les choses pour les avoir apprises. (Math. IV, 12 ; XIV, 13 ; Marc II, 17 ; V, 36.) Il s'étonne de la foi du centenier. (Math. VIII, 10.) Il cherche des figues, mais en vain, puisque le figuier se trouve être stérile. (Marc XI, 13.) Il espère, mais en vain, de garder l'incognito (Marc VII, 24) ; il fait, grâce à l'impression que produit sur lui une Phénicienne, un signe qu'il n'avait pas eu l'intention de faire (Marc VII, 27, 29 ; Math. XV, 24-28) ; il repousse l'enivrante boisson qu'on lui présente, dès qu'il l'a goûtée. (Math. XXVII, 34.)

Dans le IV<sup>e</sup> évangile, c'est bien différent. Si, selon les synoptiques, Jésus a déjà de bonne heure un pressentiment de sa fin douloureuse (Marc II, 20), il ne *commença* <sup>3</sup> à décrire sa destinée sanglante que vers la fin de son ministère (Marc VIII, 31) ; il parle, au contraire, déjà à Nicodème de sa *croix*. (III, 14.) Sa prescience a un caractère absolu. Selon Marc, Simon ne reçoit pas le nom de Pierre dès sa première vocation, comme dans le IV<sup>e</sup> évangile (I, 43), mais plus tard, lorsque les douze furent élus (Marc III, 16 ; Cp. I, 18) et après que Jésus eût eu l'occasion d'apprendre à connaître le caractère de son disciple. Il y a plus. Selon le IV<sup>e</sup> évangile, Jésus voit, sans être présent, Nathanaël sous le figuier (I, 48) et connaît les destinées d'une

<sup>1</sup> On trouvera d'autres vues sur ce passage chez Keim. *Geschichte Jesu von Nazara*, II, 379 et suiv. Je ne saurais les partager.

<sup>2</sup> Voy. *Calovius* chez Meyer, *ad Luc II*, 46.

<sup>3</sup> ἀπὸ τότε ἤρξατο. Antea non ostenderat. Bengel.

femme qu'il n'a jamais vue. (IV, 16-18.) Il connaît dès le commencement qui ne croirait pas en lui (VI, 64) et même qui le trahira ; il sait que Judas est un démon (vers. 70) et, malgré cette science certaine, il le range au nombre des douze et lui confie la caisse. (XII, 6.) Il sait que Lazare est mort quoique personne ne l'en ait informé. (XI, 11-13.) Bref, est-il dit, il connaissait *tous* et n'avait pas besoin que quelqu'un lui rendit témoignage d'aucun homme (τοῦ ἀνθρώπου), car il connaissait lui-même ce qui était dans l'homme. (II, 24, 25.) Aussi, lorsque Jésus demande comment on achètera du pain pour nourrir une si grande multitude, l'évangéliste prévient les conclusions qu'on pourrait en tirer contre la science absolue de Jésus en ajoutant : il disait ceci pour éprouver Philippe. (Jean VI, 6.) Après cela il n'est pas permis de supposer, au point de vue de l'évangéliste, que si Jésus n'avait pas appris l'excommunication de l'aveugle-né, il l'aurait ignorée (IX, 35) ou qu'il eût ignoré la maladie de Lazare, si les sœurs ne la lui avaient pas apprise (XI, 4, 6), — lui qui montre peu après qu'il savait que Lazare était mort, sans qu'on le lui eût rapporté (XI, 11, 14) — ou, enfin qu'il eût besoin que Pilate lui ouvrit son cœur, pour qu'il le connût (XVIII, 34), lui qui connaissait tout. (II, 24.) Disons-le, autant la science de Jésus, selon les synoptiques, est relative, autant, selon le IV<sup>e</sup> évangile, elle est absolue.

Il en est de même de sa *puissance*. Le Père a mis tout entre ses mains (III, 35), dans le domaine moral et dans le domaine physique, et Jésus en a la conscience. (XIII, 3.) Dieu lui a donné pouvoir sur toute chair afin qu'il lui donne la vie éternelle (XVII, 2), le pouvoir d'exercer jugement (V, 27), le pouvoir de vivifier qui il veut. (V, 21.) Personne ne peut arracher ses brebis de sa main, pas plus que de celle du Père. (X, 28, 29.) Tout ce que le Père a, dit Jésus, est à moi. (XVI, 15 ; XVII, 10.) Moi et le Père sommes un. (X, 30.) Et les miracles du IV<sup>e</sup> évangile dont nous avons parlé plus haut<sup>1</sup>, le prouvent bien. Que s'il énonce sa subordination au Père, dont il garde le commandement (X, 18 ; XII, 49, 50), dont il cherche la gloire (VII, 18) et hors duquel il ne peut rien faire (V, 19, 30), ce n'est pas que,

<sup>1</sup> Voyez pag. 505.

grâce à l'incarnation, le Logos soit renfermé dans les bornes humaines ; c'est parce que le Logos qui parle en Jésus et constitue sa personnalité est inférieur à Dieu (*ἦν πρὸς τὸν θεόν*, I, 1). Dieu, le Père, est seul *ὁ θεός, ὁ μόνος ἀληθινὸς θεός* (XVII, 3) qui est plus grand que lui<sup>1</sup> (XIV, 28) et qui l'a envoyé. (VI, 38.)

La prière semble peu conciliable avec une telle puissance. Aussi voyez la place qu'elle occupe et le caractère qu'elle revêt dans le IV<sup>e</sup> évangile. Pour le Jésus synoptique la prière est une préparation, souvent nocturne, dans la communion avec Dieu, en présence de l'œuvre importante qui l'attend. (Marc I, 35 ; VI, 46 ; Math. XIV, 23 ; Marc XIV, 32-39 ; Luc V, 16 ; VI, 12 ; IX, 28 ; XI, 1.) Dans le IV<sup>e</sup> évangile, s'il rend grâce près du tombeau de Lazare de ce que Dieu l'a exaucé, ce n'est pas à cause de lui-même, par besoin intime, c'est à cause de la multitude (XI, 42) afin qu'elle croie à la mission de Jésus. Si son âme est troublée à l'idée de la passion qui l'attend (XII, 27), on serait tenté de retrouver les sublimes échos des synoptiques. (Math. XXVI, 36 ss. ; Luc XII, 49, 50.) Mais est-il possible de l'admettre lorsqu'on compare les paroles<sup>2</sup> et qu'on voit Jésus lui-même se hâter d'expliquer la voix céleste qui répond à la sienne : cette voix n'est pas pour moi, mais pour vous (XII, 30) ? N'est-ce pas un phénomène analogue à celui que nous avons relevé tout à l'heure devant le tombeau de Lazare ? En s'adressant à Dieu, le Jésus johannique s'adresse à son égal : qu'ils soient un, comme nous (*καθὼς ἡμεῖς*) sommes un (XVII, 11), qu'ils soient un en nous (*ἐν ἡμῖν*) (vers. 21, 22, 23). Il ne déclare pas à Dieu ce qu'il souhaite en

<sup>1</sup> C'est ici que parle encore le Logos et non Jésus en tant qu'homme. Comment, en effet, *l'homme* Jésus eût-il établi entre lui et le Père, entre sa grandeur et celle du Père, une comparaison quelconque ?

<sup>2</sup> Hausrath. *Neutest. Z. G.*, III. s. 573. « Le Logos, à la veille de mourir, ne peut pas souhaiter que la coupe passe loin de lui. Au contraire, il proteste contre ces paroles. A la question : dirai-je : Père ! délivre-moi de cette heure, il répond qu'il ne le dira pas, parce qu'il est venu pour cette heure. (XII, 27.) La chair s'ébranle, mais le Logos repousse cette émotion. Il n'a pas à renouveler jusqu'à trois fois la lutte et la prière, il peut se passer de disciples qui veillent avec lui et d'un ange qui lui sèche le front baigné de sueur. »

qualité d'homme, mais ce qu'il veut comme Fils de Dieu : je veux (θέλω) que les miens soient là où je suis<sup>1</sup>. (XVII, 24.) Il réclame la gloire future comme un bien qu'il possédait déjà avant la fondation du monde, comme une propriété légitime. (XVII, 5.)

Le même caractère absolu distingue la *sainteté* du Jésus johannique. On connaît celle du Jésus synoptique : la tentation des quarante jours (Marc I, 13) ; celle dont Pierre fut l'aveugle auteur et qui fait dire à Jésus : σκάνδαλόν μου εἶ, tu m'es une occasion de chute (Math. XVI, 23) ; l'angoisse que causent au Seigneur la vue du feu qu'il a allumé et la perspective du baptême sanglant qui l'attend (Luc XII, 50) ; enfin l'agonie de Gethsémané. Ce n'est qu'au sortir de cette lutte ardente que Jésus peut dire avec un nouveau courage : Voici, celui qui me trahit, approche. (Math. XXVI, 46.) Un dernier nuage, provoqué par l'excès des souffrances, vient encore offusquer ce beau jour et arracher au crucifié l'exclamation : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Math. XXVII, 46.) Et ce n'est qu'après ce triomphe suprême qu'il rend l'esprit. Nous reconnaissons ici celui qui, à force de souffrir, a appris l'obéissance. (Hébr. V, 8.) La sainteté du Jésus johannique consiste dans une majestueuse placidité. Qui peut me convaincre de péché ? (VIII, 46.) Je fais toujours les choses qui plaisent à mon Père. (VIII, 29.) Moi et le Père sommes un. (X, 30.) Tu es en moi et je suis en toi. (XVII, 21.) Le prince de ce monde n'a rien en lui ; le Logos est inattaquable. (XIV, 30.) Les traces de tentation et de combat sont absentes. Si Jésus dit : ἀγάζω ἑμαυτόν (XVII, 19), il faut bien se garder de songer à un progrès moral ; ce serait contraire au terme tel que notre évangéliste l'emploie ailleurs. (X, 36.) Il en résulterait d'ailleurs qu'avant de venir au monde Jésus eût fait des progrès en sainteté, ce qui est absurde quand il est question d'un Dieu. *Sanctifier* signifie dans ces passages du IV<sup>e</sup> évangile *consacrer* : « Je me consacre à Dieu par l'immolation volontaire de ma vie en faveur de mes disciples, afin qu'eux à leur tour soient vérita-

<sup>1</sup> Reculant devant la lettre, les anciennes versions, comme celle de Martin, adoucissent l'expression en traduisant : *mon désir est*. C'est naturel du moment qu'on oublie que c'est toujours le Logos qui parle.

blement (ἐν ἀληθείᾳ) consacrés à Dieu <sup>1</sup>. » En face de la souffrance et de la mort, c'est toujours l'invariable sérénité du Logos qui a le pouvoir de donner sa vie et celui de la reprendre. (X, 18.) Qu'on se rappelle les dispositions dans lesquelles il se rend au jardin lugubre : afin que le monde sache que j'aime le Père et que je |fais ce que le Père m'a commandé, levez-vous, allons-y. (XIV, 31.) En Gethsémané découvrez-vous quelque symptôme d'une âme saisie de tristesse jusqu'à en mourir ? (Math. XXVI, 30.) Vous n'entendez que l'inaltérable calme du Logos qui demande : ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donnée (XVIII, 11) et qui fait tomber les adversaires à la renverse. La mort de Jésus enfin, telle que le IV<sup>e</sup> évangile la dépeint, conduit aux mêmes conclusions. S'il demande à boire au moment de mourir, ce n'est pas pour se soulager (cp. Math. 27, 34), c'est pour pouvoir proclamer solennellement l'accomplissement des prophéties et la réalisation des types de l'Écriture. (XIX, 30 ; Cp. 28.) Et tandis que le prophète de Galilée expire en remettant son esprit entre les mains de son Père (Luc XXIII, 46), il appartient au Logos incarné de rendre l'esprit en disant : τετέλεσται (XIX, 30), toutes les prophéties et tous les types de l'Écriture sont accomplis !

Telle étant la différence qui existe entre la personne de Jésus selon les synoptiques et celle que nous retrace le IV<sup>e</sup> évangile, nous ne sommes pas étonnés de la différence qui en résulte à l'égard des hommages qu'il faut lui rendre. Le Jésus synoptique déclare que si quelqu'un a parlé contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné, mais que si quelqu'un a parlé contre le Saint-Esprit, Dieu dans la conscience, il ne lui sera point pardonné (Math. XII, 32) ; le Jésus johannique, au contraire, veut qu'on honore le Fils comme on honore le Père. (V, 23.) Le Jésus synoptique affirme qu'il n'y a qu'un seul Bon, savoir Dieu, décline les honneurs qu'on lui décerne (Marc X, 18), veut qu'on adore Dieu et qu'on le serve, lui seul (Math. IV, 10) ; le Jésus johannique agrée les hommages de l'adoration et se laisse appeler Seigneur et Dieu. (XX, 28.)

<sup>1</sup> Cp. Meyer *ad Jo.* XVII, 19.